

LES COURANTS PHILOSOPHIQUES DANS L'AMÉRIQUE LATINE.

Par FRANCISCO GARCIA CALDERON.

Dans les premières années du siècle dernier, l'Amérique Latine conquiert, du Mexique à La Plata, son indépendance politique, et, avec cela, une vraie liberté commerciale, une certaine autonomie intellectuelle. Les courants actuels de la spéculation dans les pays de tradition espagnole dérivent nécessairement de ce premier fait radical, la fondation de la liberté politique, la déclaration plus ou moins absolue des droits humains, la constitution de Républiques dans tout le Continent.

L'âge antérieur à cette transformation politique est marqué par l'isolement, par l'inquisition, par la dépendance dans tous les ordres de la politique et de la vie. C'est une période de trois siècles sous la domination de l'Espagne; au début, c'est une époque d'indiscipline et de lutte, ensuite, de colonisation, de quiétude intellectuelle et morale. C'est notre Moyen-Age.

Le dogme catholique domine, l'Inquisition s'établit, une scolastique de décadence sévit dans les Universités, la curiosité intellectuelle se dépense en des œuvres d'érudition encombrante, dans des disputes byzantines et des commentaires de vieux textes étroits et excessifs.

La philosophie dominante est celle de Duns Scot plutôt que celle de Saint Thomas; c'est une pensée subtile; c'est un exercice dialectique dans le vide. La morale n'est qu'une conséquence du dogme de plus en plus dépourvu d'efficacité religieuse et morale. Il faut y ajouter l'influence de Suarez, le théologien espagnol, représentant d'une scolastique encore puissante et parfois originale.

Cependant il est curieux d'observer qu'aucune des manifestations de la philosophie espagnole libérée du dogme — criticisme de Luis Vivés, platonisme, cartésianisme de Gómez Pereira, école du droit naturel de Vitoria — n'agit sur la pensée des colonies

espagnoles, dont la liberté intellectuelle est encore plus faible que celle de l'Espagne. C'est seulement dans les dernières années du XVIII^e siècle que les doctrines de Descartes et de Newton sont connues et commentées dans les publications de l'époque; le «*Mercurio Peruano*», par exemple, qui était publié à Lima. Et également, on peut remarquer chez les doctrinaires de la politique espagnole, dans leur attitude envers les Indiens, quelques nouveautés intellectuelles, une ébauche des idées de Droit Naturel. Mais tout ce mouvement ne possède aucun trait d'originalité ou d'autonomie.

Avec la Révolution de 1808 à 1824, avec les doctrines de liberté politique, avec l'autonomie constitutionnelle, de nouveaux courants d'influence intellectuelle se font sentir dans l'Amérique libérée de la tutelle espagnole. L'Encyclopédie, la philosophie politique de Rousseau, les idées de religion naturelle, de théisme politique, de droits de l'homme, bref, l'action intellectuelle de la Révolution française, sont souverains dans tous ces pays qui s'organisent et cherchent des règles de politique, après un mouvement de libération qui est, comme celui de la France, une réaction contre le pouvoir absolu et une oligarchie déprimante. Ci et là, mais faiblement, s'impose la pensée de quelques prémices, de l'Indépendance de l'Amérique Saxonne, de Washington, de Jefferson, de la morale simpliste de Franklin.

Dans les années qui suivent la Révolution, toute la philosophie, toute la pensée, est orientée vers la politique. Et ce sont les influences françaises qui priment. Libéralisme de Benjamin Constant, doctrinarisme de Guizot, luttent ou s'imposent partout. Dans des pamphlets et des livres on commente ces doctrines qu'on s'efforce de réaliser dans un tâtonnement parfois stérile. Dans l'ordre de la pensée pure, l'influence de Cousin et de l'Éclectisme commence, vers 1850, pour durer, par l'action des livres de Saisset, de Paul Janet, et de Jules Simon, jusqu'à la fin du siècle.

Il faut cependant noter quelques influences anglaises et l'action, plus restreinte, des idéologues français, de Cabanis ou Laromigière. Il y a un penseur éminent, formé à l'école de Reid et de Dugald Stewart, né au Vénézuéla, directeur de la vie intellectuelle au Chili, influent partout: c'est Andrés Bello. Son esprit d'analyse, sa forte logique, sa psychologie un peu abstraite, mais pénétrante et sure, lui donnent une action originale sur la marche des idées, surtout une action variée et longue. Il applique

l'analyse anglaise aux principes de la grammaire, à la logique, aux codes, aux lois de la langue, au droit international, et il est toujours un philosophe d'école anglaise, plein de «common sense», de stoïcisme moral, d'analyse serrée et puissante. L'argentin Alberdi subit, comme lui, l'influence anglaise, mais plutôt dans les doctrines politiques et sociales; tandis que Sarmiento représente là-même par le meilleur de son esprit et de son influence la tradition française et latine.

Ce courant anglais fut médiocre si on le compare à l'influence française dans les idées et dans les mœurs. Mais, il faut avouer que les seuls efforts de spéculation pure lui appartiennent. L'action de la philosophie française était principalement une action politique, sur l'idée de l'État et de ses droits, sur les libertés politiques et civiles, sur le progrès indéfini et les droits naturels.

Et, à travers le romantisme poétique et littéraire, une direction spiritualiste se fait sentir dans les œuvres de l'époque. L'Humanitarisme, la philosophie du progrès, les idées morales de chute et de rédemption, la puissance de l'idéal sur l'inertie des choses, sur les fatalités historiques, deviennent des idées poétiques. Andrade, le poète argentin, en est un exemple puissant.

En même temps on observe partout une doctrine laïque contraire aux dogmes. Les luttes politiques de ces peuples sont des luttes d'idées, des chocs entre la Tradition et le Libéralisme. Et on note toujours des idées philosophiques, généralement d'origine française, dans ces polémiques. Trois noms remarquables à ce point de vue doivent être cités: Vigil au Pérou, Montalvo en Équateur, Bilbao au Chili; et même Juarez au Mexique, quoique son action ait été principalement politique.

L'état des idées philosophiques dans la première moitié du siècle, de l'ère de l'Indépendance jusqu'en 1875, et même au delà de cette date, est donc d'un côté, dans la politique, une pensée romantique et libérale, d'origine française, à peine tempérée çà et là par l'influence de Guizot, des idéologues et juristes français et par celle de l'école anglaise d'analystes et de logiciens.

Il n'y a qu'une exception à ce courant: c'est l'action, très limitée, du Comtisme. Au Brésil, Benjamin Constant et son école acquièrent une réelle influence politique et intellectuelle; au Chili, Lagarrigue, un des fidèles disciples du Comtisme intégral, bien différent de celui de Littré, explique et défend sa doctrine religieuse sans succès positif. Au Mexique, la «Revue

Positive» de Maragnon, défendant les mêmes idées, a eu une curieuse vitalité. C'était cependant le premier appel du Positivisme qui devait conquérir l'Amérique Latine plus qu'aucune autre doctrine philosophique antérieure. Il serait hasardeux de vouloir déterminer ici les causes de cette influence du Positivisme, si puissante au Mexique, au Brésil, au Chili. Ce fut sûrement une réaction contre une pensée un peu verbale et diffuse, ce fut aussi un effet des conditions de progrès matériel de ces pays qui trouvaient dans le positivisme un cadre pour la vie nouvelle; elle s'explique, finalement, dans quelques-uns de ces pays, au Mexique et au Chili par exemple, par les caractères nationaux de discipline politique, de vision concrète, de ténacité et de volonté.

Le positivisme symbolisait aussi le Culte de la Science, la suprématie de la Raison, même la laïcité à outrance, dont tous ces peuples jeunes étaient épris. La voie avait été préparée non seulement par le dégoût des philosophies officielles, mais par un franc matérialisme qui dominait dans toutes les études scientifiques.

Jusqu'aux dernières années c'est surtout le positivisme de H. Spencer, dans toute son ampleur, qui a envahi les Universités et souvent exercé un vrai despotisme intellectuel. Si sa Métaphysique et sa Psychologie ne sont pas très connues, il n'en est pas de même de ce principe un peu abstrait et général d'évolution qu'on applique partout, et, surtout, de ses doctrines morales et sociales. Un résumé des principes de morale de Spencer, résumé d'ailleurs très bien fait, est un texte d'étude au Mexique (de même que la Logique de Stuart Mill réduite à son essence). Et la Sociologie est assez cultivée dans les milieux universitaires de l'Amérique Latine, au double point de vue des principes universels et des applications à la réalité sociale. Il y a déjà dans ce domaine quelques noms remarquables à citer: Cornejo au Pérou, Letelier au Chili, Bulnos au Mexique, Báez au Paraguay, Ramos Béjia dans la République Argentine.

Comme doctrine, le Positivisme a eu la plus large influence sur les idées et la direction de la vie. Il a créé un rationalisme un peu étroit, une métaphysique dogmatique; et, dans l'action, le culte de la richesse, la suprématie de la pratique, l'égoïsme, quelquefois un amoralisme auquel les doctrines de Nietzsche mal interprétées et de généralisation facile ont apporté leur force et leur éclat.

Dans le domaine de la spéculation pure, un penseur cubain, Enrique José Varona, a élargi le positivisme de Spencer avec un idéalisme aux tendances françaises. Ses «Conférences de Morale» en sont une remarquable preuve. C'est le seul effort d'adaptation de la pensée anglaise évolutionniste, et il faut le citer à cet égard vis-à-vis de tant d'essais d'imitation outrancière ou de dogmatisme qu'on observe assez généralement ailleurs vers la fin du siècle.

Mais cette suprématie du Positivisme produit lentement une réaction d'idéalisme; et c'est ce dernier courant qui tend à primer aujourd'hui partout dans l'Amérique Latine. Dans un sens on ne saurait y trouver qu'un reflet de l'évolution philosophique européenne, qu'une nouvelle imitation de tendances qui deviennent dominantes en France, aux États-Unis, en Allemagne. Mais aussi faut-il considérer, dans cette étude des courants philosophiques, qu'il y a un vrai idéalisme de race et de culture dans l'Amérique Latine, et que, malgré quelques exceptions ou quelques revirements, toute philosophie éprise d'idéalisme a un certain avenir là-bas. Cela explique l'hégémonie française dans les idées des Républiques Latino-Américaines.

D'un côté les idées françaises qui furent le ferment de la Révolution de l'Amérique espagnole; idées de liberté, de justice, d'harmonie, de droit humain; de l'autre, l'hérédité espagnole de noblesse, de beau donquichottisme, de dignité chevaleresque; les deux influences de l'hérédité et de l'éducation, toutes puissantes dans leur union, ont donné aux penchants de l'Amérique Latine une forte base d'idéalisme, dans le droit, dans la pensée, dans les gestes, dans les mœurs, dans la vie.

Dans les vingt dernières années les courants idéalistes sont français. L'Amérique Latine accepte toutes les idées étrangères avec une curiosité peut-être périlleuse. C'est l'enthousiasme de peuples neufs, assimilateurs, brillants, à peine ouverts à la vie intellectuelle. Mais le triage se fait, quoique lentement. Et dans ce triage, c'est l'idéalisme — et l'idéalisme français — qui prend le dessus.

L'action de Fouillée et de Guyau a été très intense, principalement celle du premier, dans les études juridiques et sociales. (Il faut bien noter que là-bas on s'attaque presque toujours à la partie sociale des doctrines; comme il est d'ailleurs naturel chez des peuples qui se forment.) Guyau est toujours le philosophe

de la jeunesse, de noble action, dont on ne saurait encore préciser la portée ni les limites. Les nouvelles générations le lisent et le commentent sans cesse; et, un jeune penseur, brillant défenseur de l'idéalisme et du latinisme dans notre Amérique, M. José Enrique Rodó, de l'Uruguay, en a fait de grands éloges dans un petit livre «Ariel», dont le titre est déjà un symbole de renaissance et d'idéalisme généreux.

Toutes les figures intéressantes de la pensée contemporaine actuelle dans l'Amérique Latine sont empreintes, plus ou moins, d'idéalisme. En psychologie, c'est la doctrine des idées-forces, du primat de la volonté, de l'originalité de l'évolution psychique; en métaphysique, un certain indéterminisme, la condamnation du mécanisme; en morale, l'autonomie du sujet moral, l'impératif persuasif, la valeur de l'idéal; voilà les nouveaux aspects de ce puissant mouvement philosophique. Au Mexique où dominait le Positivisme on note une volte-face. Le ministre de l'Instruction, Justo Sierra, parlait récemment de la crise philosophique, et Bergson a remplacé Spencer. Au Chili un professeur allemand, le Dr. Wilhelm Mann, tout épris de récentes doctrines psychologiques, dirige à l'Institut Pédagogique un nouveau mouvement d'idées contraire à la tradition de positivisme de ce peuple. Au Pérou les professeurs Deustua et Javier Prado; dans l'Uruguay, Vaz Ferreira; dans l'Argentine, Carlos Octavio Bunge; à Cuba, Varona; au Paraguay, Manuel Dominguez; répandent des idées assez analogues pour qu'il soit permis de signaler un nouveau courant philosophique.

La pensée de Boutroux, de Bergson, est étudiée, commentée, suivie. La psychologie reconquiert ses privilèges; les sciences sociales sont conçues d'une façon différente, comme des chapitres divers d'une psychologie collective, et aux solutions générales et faciles du positivisme succèdent des questions plus subtiles, des analyses plus complexes, des données moins extérieures, moins uniformes. On observe, même dans la haute poésie, un grand fond d'idéalisme; dans le roman de hautes préoccupations psychologiques, religieuses, sociales. C'est le cas de la poésie de Silva, de Lugones, de Dario, de Carlos Arturo Torres; c'est le cas d'un roman «Redencion», de l'argentin Estrada.

Nous sommes en pleine renaissance de l'idéalisme. Où nous conduira ce renouveau? On ne saurait le dire. Aurons-nous après l'imitation l'invention, la création d'un système, la for-

mation d'une école philosophique, selon le rythme social décrit par Tarde? L'Amérique Latine a imité longtemps dans un sens étroit et exclusif; aujourd'hui toutes les directions de la pensée européenne, spécialement de la pensée française, sont connues et discutées. De ce moment de culture développée et intense il faut espérer quelque chose de plus autonome dans la spéculation, peut-être une individualité ou un système.

Il faut avouer cependant que l'Amérique Latine n'a pas, comme l'Amérique Saxonne, un héritage d'individualisme religieux, de vie intérieure, de réflexion active, qui fut le trésor spirituel des «pilgrim fathers», fondateurs de la culture et de la sociabilité aux États-Unis. La race est aussi un obstacle: retardataire et ignorante la majorité de la population ne saurait s'élever aux cimes de la pensée pure. L'éducation qui n'est guère très développée, la vie politique parfois instable, une religiosité inquisitoriale qui nuit au libre examen, des nécessités de vie, de croissance, qui donnent à la richesse, à son culte, à sa conquête, la primauté sur les contemplations philosophiques: voilà encore des conditions qu'on ne saurait oublier dans toute prédiction. L'Amérique Latine s'inquiète de plus en plus des problèmes de la science et de la philosophie, elle s'achemine vers l'idéalisme. Ce sont là des faits dont l'avenir ne peut être déterminé emphatiquement.

Tâchons de résumer dans des conclusions précises les idées générales de cette étude:

A) Dans son premier siècle de vie politique indépendante, l'Amérique Latine n'a pas créé une philosophie originale; mais, dans ses imitations et adaptations de la pensée étrangère elle a fait preuve de curiosité intellectuelle et de force d'assimilation.

B) C'est la philosophie française, sous toutes ses formes, qui a eu la plus grande influence dans ces Républiques; spécialement la pensée de Comte, de Fouillée, et de Guyau.

C) Ni le Kantisme, ni l'Hégélianisme, ni le pessimisme, parmi les grandes écoles du siècle, n'ont suscité d'imitateurs. Il n'en est pas de même pour le positivisme de Spencer, et, tout dernièrement, pour les idées de Nietzsche.

D) Les idées philosophiques qui se sont imposées dans l'Amérique Latine ont eu généralement un côté social prédominant. C'est une sorte de pragmatisme ou de pensée utile à la vie.

E) La marche vers l'idéalisme est le trait récent de la spéculation: la philosophie de Boutroux et celle de Bergson y dominent.